Françoise Mallet-Joris

Adriana Sposa

Flammarion

Extrait de la publication

FRANÇOISE MALLET-JORIS

de l'Académie Goncourt

Françoise Mallet-Joris, de l'Académie Goncourt, a publié chez Flammarion La Tristesse du Cerf-Volant.

Adriana Sposa

Adrienne, vingt-cinq ans, abandonne Lou, sa fille de quatre ans. Et un mari, un père, une ville, Anvers, où elle a grandi heureuse. Et même sa langue maternelle. Tout cela pour une vie de déchirements et de passion, qui ressemble à une expérience mystique jusque dans ses délires charnels, et au terme de laquelle, devenue "Adriana Sposa, écrivain italien", elle aura édifié comme un défi, une œuvre et un amour sur beaucoup de souffrances.

Souffrances de Lou qui, devenue une jeune femme vigoureuse et révoltée, va brusquement décider de partir sur les traces de cette mère toujours absente, toujours présente, pour la comprendre enfin ou la rejeter.

Mais est-ce si simple ? Le rayonnement d'Adrienne, sensible à tous ceux qui l'ont approchée, ne tient-il pas à l'amalgame, en elle, de deux vérités contradictoires, inacceptables et qui pourtant coexistent : l'amour et le mal ?

Au terme d'une quête fiévreuse, Lou aura-t-elle accepté sa mère telle qu'elle a été – ou sera-t-elle poursuivie par l'énigme que représentait l'amour d'Adrienne ?

Photo : Micheline PELLETIER

ADRIANA SPOSA

FRANÇOISE MALLET-JORIS
de l'Académie Goncourt

ADRIANA SPOSA

Roman

FLAMMARION

Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1990.

Extrait de la publication

Antoine aimait à prôner des formes d'art nouvelles, surtout quand elles étaient assurées de ne remporter qu'une adhésion limitée. Quel critique refuserait de rendre justice à une belle morte, embaumée déjà, et de la faire revivre un instant, avant que n'en retombe la poussière délicate ? Antoine en tenait une, il en usa. Un petit livre parut en 1983 dans une modeste maison d'édition de Mons, Hainaut, et connut à ce moment-là une vogue que rien ne pouvait laisser prévoir. Traduit de l'italien, préfacé par lui-même, Antoine Marcq le présentait comme l'œuvre poétique posthume d'une femme morte jeune et tout récemment ; elle s'était de son vivant refusée à rien publier, et signait Adriana Sposa.

Le volume d'un gris verdâtre (on l'eût dit broché dans du papier buvard) tomba par hasard entre les mains d'un critique parisien qui lut, s'enthousiasma, et pour diverses raisons, bonnes ou mauvaises, entreprit avec élan de ressusciter la poétesse défunte. Ces opérations sont flatteuses pour qui les entreprend, mettent en

Extrait de la publication

lumière un évident désintéressement, et présentent fort peu de risques, l'auteur ainsi prôné n'ayant plus aucune chance de démériter.

Adriana Sposa eut donc les honneurs d'un hebdomadaire très lu ; un autre, ne voulant pas se laisser distancer, publia l'étude d'un italianisant fort couru, sensible et mondain, qui, tout en glosant sur l'usage de l'allitération et de l'assonance chez « la Sposa », intitula son texte *Écrit avec des larmes*. Ceci donnait à pense qu'en dépit d'une forme elliptique et sibylline, ces textes pouvaient receler des confidences, accessibles à un lecteur d'élite : ombre d'un grand amour, regret d'un enfant perdu, recherche de Dieu à travers l'abjection sublimée... En bas de page, Antoine était partout présent, élucidant, datant, fournissant des variantes. Bientôt, des notules mentionnèrent l'existence du recueil, de bons esprits le commandèrent chez leur libraire, une grande maison d'édition s'émut du faible tirage et de la diffusion insuffisante d'un ouvrage aussi bien accueilli et se mit en rapport avec les éditions du Roseau, Mons, Hainaut, pour obtenir sur la poétesse quelques renseignements et racheter les droits d'un texte qu'on avait pu comparer à la fois aux *Lettres de la Religieuse portugaise* et aux textes les plus hermétiques d'un Mallarmé.

Peu importe la négociation qui suivit. L'ouvrage, intitulé en langue italienne *Sterilità*, c'était une trouvaille d'Antoine, mais, dans sa traduction française (le mot ayant paru, sans doute, par trop brutal), *Stériles divinités*, reparut bientôt, débarrassé de son papier buvard, sous une couverture plus prestigieuse. Au dos du livre figurait la photographie d'une femme jeune, assez belle, très brune, et ce renseignement plus que succinct : « Née à Anvers en 1930 — Morte à Mantoue en 1976. »

— Elle n'était pas bien vieille, dit une attachée de presse.

— C'est en Belgique, Anvers, n'est-ce pas ? Elle a dû conserver des amis là-bas... D'où cette publication...

— Il y a peut-être d'autres inédits ?

Extrait de la publication

Le recueil finit par tomber entre les mains de Lou (jeune femme d'une trentaine d'années, dirigeant un cabinet immobilier à Versailles) par les soins de son amie Maria, qui lisait. Lou reconnut tout de suite le portrait, et bien entendu Maria avant elle, qui l'épiait d'un regard craintif. Il se trouvait sur le piano, dans le salon bourgeois de son père, le portrait depuis bien des années barré d'un crêpe, ce qu'elle avait cru être une clause de style, des guillemets mis au nom d'une personne, sa mère, qui tout indigne qu'elle fût faisait tout de même partie de la famille.

La notice biographique, si brève fût-elle, confirma ses soupçons — Adriana était bien Adrienne Le Kain, première femme de Gérald, et sa mère à elle, Louise-Géraldine — et lui apprit ce qu'elle ignorait encore : que cette mère était morte en 1976, à Mantoue (Lombardie), c'est-à-dire sept ans auparavant. Elle n'en avait pas été avertie.

— Est-ce que Gerry le sait ? demanda-t-elle à Maria.

Gerry, c'était le père, le Dr Le Kain, habitant lui aussi Versailles, heureusement remarié depuis de longues années et père de deux petits Versaillais. Le crêpe, sur le portrait, était là depuis plus de sept ans. Thomasine, très pieuse, se préférait seconde épouse d'un veuf qu'officielle concubine d'un divorcé.

— Qu'elle était morte... oui, je crois, il me semble... mais le livre il en a entendu parler seulement il y a une quinzaine... Il y avait quelque chose dans *Le Monde*...

— Et il ne m'a rien dit ?

— C'est-à-dire qu'il m'en a dit un mot... Il a eu peur que... Et moi j'ai préféré commander le livre avant de... J'ai eu peur que...

Tout le monde avait peur de Lou.

Extrait de la publication

Grande, brune, un peu massive déjà, les traits réguliers, à ce moment-là, à la parution des œuvres posthumes d'Adriana Sposa, Lou a trente-deux ans, des gestes brusques, des yeux noirs étincelants de vie, d'intelligence, d'enthousiasme, de fureur. Elle règne sur son cabinet immobilier, sa secrétaire Margaret, son associé Luc, cousin de Maria, et, avec la même chaleureuse tyrannie, sur ce qu'elle appelle « sa famille » et qui n'est en fait que la famille de son père. Elle tranche, projette, terrorise et comble de bienfaits les deux garçonnets, Thomasine sa belle-mère, les bonnes, et jusqu'au chien qu'elle leur a imposé, l'ayant recueilli errant près du Trianon. Seul son père, puissance redoutable mais occulte, échappe à cette sujétion à laquelle Lou réduit ce qui l'approche.

Lou s'est installée quelques années plus tôt dans une maison haute et étroite, un peu délabrée, de proportions bizarres et de style 1930 : lourde porte en verre opaque et ferronnerie, roses cubistes au-dessus des fenêtres-meurtrières, escalier raide de marbre veiné, propriété d'une tante de Maria. Elles sont censées partager équitablement cet espace exigu, élégant et inconfortable. Une cuisine-salle à manger de proportions raisonnables occupe tout le rez-de-chaussée et donne sur un jardinet ; Maria, locataire en titre, s'est attribué le premier, le « bel étage », lequel comporte salon (minuscule), chambre à coucher tapissée en toile de Jouy et salle de bains ; le second et dernier étage est livré à son amie et sous-locataire. En fait Lou envahit tout, semant le désordre, entreprenant des travaux qu'elle ne termine pas, faute de temps ou d'argent : il y a une bergère renversée dans le petit salon, à demi retapissée, avec a côté le marteau et les clous, auxquels Lou défend que l'on touche car elle va terminer sa réparation *dans l'instant.* La deuxième bergère est au grenier. Maria soupire et se résigne. Pour ne pas parler des bêtes malades et des humains en perdition dont Lou se charge, s'occupe et se lasse (mais alors, effectivement, *dans l'instant*) et qui laissent derrière eux des

niches de fortune, des odeurs de désinfectants, des papiers de Sécurité sociale à remplir ; le téléphone résonne sans arrêt, car Lou assure souvent à des clients sympathiques une sorte de service après-vente, leur donne des adresses d'antiquaires, d'ébénistes, de peintres méritants-travaillant-au-noir et gâchant complètement les boiseries du salon. « Faites-les sauter, il n'y a rien de plus démodé que les boiseries ! » clame alors la bienfaitrice. Pour ne pas parler d'innombrables réclamations des cœurs généreux auxquels Lou a, d'autorité, imposé ses protégés, chien ou chat atteint de la pelade, de la teigne, de la gale, « et n'oubliez pas de lui acheter ses médicaments tous les trois jours ! Je vous ai à l'œil ! » dira Lou avec une sublime inconscience — et c'est pareil pour le jeune délinquant ou la pâle jeune fille droguée ramassée sur les marches de la poste. On pourrait en conclure que Lou est un grand cœur, et « sa » maison, la *maison du bon Dieu,* cliché à l'usage des concierges. D'ailleurs c'est ce que disent les concierges de la rue Dumesnil-Leroy, qui sont trois, comme les Parques. Ce serait peut-être un peu simple. Lou peut être insupportable, elle a transformé la vie de Maria, depuis le moment où, à douze ans, elles se sont connues à Sainte-Geneviève, en un véritable enfer. Il est vrai que Maria n'en voudrait changer pour rien au monde.

— C'est très beau, ces poèmes, tu sais, dit Maria doucement.

Elle pense que si Lou (qui prétend ne rien comprendre à la littérature, à la peinture, aux « cheveux coupés en quatre » mais qui a un jugement très sûr, immédiat et cruel comme l'ont les enfants) pouvait sentir la beauté de ces poèmes, elle en serait peut-être consolée. Car Maria, qui a de l'intuition, est une des seules personnes à savoir que Lou a, quelquefois, besoin d'être consolée.

Lou hausse les épaules et bougonne.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me f... ? Qu'est-ce que tu veux que ça change ? Cette femme... cette femme... quand tu penses qu'elle est morte depuis plus

de six ans, six ans ! et que je n'ai même pas reçu un faire-part !

— Tu peux lui reprocher beaucoup de choses, mais pas ça.

— Oh ! que c'est drôle ! On est censé rire ? Et ce nom ! Ce nom ! Adriana Sposa ! C'est se moquer du monde ! Elle aura vraiment tout fait pour nous cracher dessus, jusqu'à écrire en italien, jusqu'à se faire connaître comme une « poétesse italienne »... mais si ! Tiens, lis, dans la préface . « le raffinement de cette poétesse italienne... ». Poétesse italienne née dans la moule-frite ! Poétesse italienne comme moi ! Je me demande ce que grand-père a pensé de cela, tiens ! Encore un beau salaud, tout vieux qu'il est. Il s'est bien gardé de m'écrire la bonne nouvelle !

— Il ne savait peut-être pas...

— Que sa fille était morte ? Quand papa le savait ? Tu me prends pour une...

Maria se hâte d'interrompre.

— Je veux dire que ton grand-père et la poésie, sans vouloir te froisser... Il n'a pas dû y attacher d'importance...

Lou s'apaise un moment. Puis sa colère remonte comme la marée.

— On a bien dû le prévenir ! Lui demander une autorisation ! On ne s'empare pas des papiers d'une morte, comme ça, pour les publier, sans l'autorisation de quelqu'un de la famille ! Et moi ! Est-ce qu'on m'a demandé mon avis ?

— Peut-être que son mari..., hasarde Maria.

— Ce n'était pas son mari ! Elle n'a même pas été fichue de se faire épouser, la Sposa ! Adriana Puta, oui, voilà comment elle aurait dû signer !

— Oh ! fait Maria, tout de même un peu choquée.

Et on n'en parle plus. Lou a jeté le volume, qu'on dirait broché dans du papier buvard, d'un côté à l'autre du petit salon, mais cette violence n'épouvante pas Maria. Elle a acquis au fil des années l'intrépidité un peu crispée de qui vit avec un fauve, même apprivoisé. Et ne sait-elle pas qu'un jour proche, traversant la

Extrait de la publication

petite pièce, ramassant là un marteau, ici un pot de peinture oublié, Lou, l'air de rien, « je fais un peu de rangement » (toi, du rangement, ô Lou !), maladroitement, naïvement, embarquera le livre qu'on ne reverra plus et qu'elle lira dans sa salle de bains, ou entre deux clients en se cachant de son assistante. Peut-être l'emportera-t-elle dans sa voiture. Timide et violente Lou. Maria, peut-être seule, connaît la vulnérabilité d'enfant qui se cache sous tant de truculence, de rires bruyants, de colères effrayantes. Maria se demande parfois si ce n'est pas elle, des deux amies, qui est la plus forte, et cela lui fait un peu peur.

*

Lou a été cette robuste petite fille aux joues de brugnon, brusquement arrachée à son paisible univers de coussins, de poupées en étoffe ; elle n'a encore qu'un livre d'images, en carton fort, quand on l'arrache ainsi à la contemplation pacifique des bêtes, dans le zoo qu'elle peut voir de sa fenêtre, à la dégustation de gâteaux qui marque le dimanche, quand au Petit Brabo, restaurant dont il est le maître, son grand-père l'installe devant la table roulante et lui dit avec orgueil : « Choisis ! » Arrachée à tout cela en un clin d'œil, un tourbillon, jetée dans un train par un père fou de rage, d'humiliation, peut-être de chagrin, elle va se retrouver, à quatre ans, pas tout à fait quatre ans, dans un petit hôtel ridicule et trop cher, à Paris, sous la surveillance de la Vieille, pendant que son père cherche avec une obstination furieuse une nouvelle maison, un nouvel emploi, une autre ville, une autre vie...

Lou ne pleure pas. La Vieille, hargneuse, taciturne, la promène aux Tuileries. Un jour, tandis que Gérald court, téléphone, va voir des professeurs de faculté qui pourraient l'aider, un jour la Vieille, dans les Tuileries poussiéreuses, tire de sa poche un porte-monnaie de cuir repoussé, que Lou n'a jamais vu, et lui achète au kiosque un petit moulin à vent qui tourne. « C'est ton

Extrait de la publication

anniversaire », dit-elle. Quatre ans. Il y a cinq ou six semaines qu'elles sont à Paris, effarées (la Vieille, oiseau nocturne méfiant et déplumé, plus que Lou), n'osant descendre à la salle à manger, à midi, quand Gérald n'est pas là, mangeant dans la chambre triste les restes du petit déjeuner, ou, aux Tuileries justement, une brioche, un pain au chocolat.

— Je voulais un bateau, dit Lou.

La Vieille la regarde en hochant la tête, comme elle fait souvent, avec l'air de s'interroger. « L'argent file », dit-elle mystérieusement. Lou hausse les épaules. Elle ne pleure pas. Elle a déjà pleuré, trépigné, hurlé même. C'était à Anvers, il y a combien de temps ? Et elle a hurlé combien de jours, d'années ? Elle ne sait plus.

En fait, elle a, au mois d'avril 1955, hurlé onze jours, Gérald, dans son bureau, se bouchant les oreilles ou venant jeter un coup d'œil, la porte entrouverte puis refermée, sur cette enfant furieuse, affolée, hurlant, sanglotant, frappant du poing les barreaux du lit, devant la Vieille impuissante, qui essaie d'un jouet, d'un biscuit, pour interrompre ces cris insoutenables ; exigeant, exigeant (à sa place ? à la place de Gérald ?) : « Maman ! je veux maman, maman !... » La Vieille répète en flamand, d'une voix neutre : « *Moe is weggelopen* (Maman est partie, a filé). »

Et le onzième jour, aphone à demi, mais surtout frappée d'une évidence, l'enfant brusquement s'arrêta, sa volonté ne pouvant rien contre le destin qu'elle découvrait, et de ce jour ne pleura plus, ne questionna plus, chercha avec une sorte de fierté à prouver qu'elle pouvait très bien se passer de ce qui inexorablement lui était refusé, ses petits doigts gauches s'appliquant à boutonner le pull-over, à couper le morceau de viande qui se dérobait dans l'assiette luisante, et cent fois recommençant, patiente et impatiente, arrachant le bouton, jetant violemment à terre le couteau, mais, dès qu'on ne la regardait plus, allant ramasser le couteau, ranger le bouton que la Vieille recoudrait, qu'elle saurait attacher un jour, demain. Ainsi devait-elle apprendre à lire toute seule dans l'album de carton fort,

Extrait de la publication

seul souvenir d'Anvers qui lui restât, demandant à la Vieille (toutes deux serrées l'une contre l'autre, dans cet hôtel hostile, cette ville hostile), demandant en flamand : « *Toon my een A* (Montre-moi un A). » Gérald courait Paris, cherchait des appartements, des remplacements, remplissait des papiers, et la petite fille ensachée dans son épaisse robe de laine, et le tablier à carreaux bien serré là-dessus, boudinée, pas trop jolie, mais appétissante, apprenait la poussière des Tuileries, apprenait la solitude avec sa main dans la main de la Vieille, celle-ci froide et geignarde à la fois qui expliquait en mauvais français au personnel de l'hôtel sa version du drame, tandis que l'enfant, bien droite à son côté, ne se révoltait pas, elle savait déjà que c'était inutile, ne pleurait pas, elle avait déjà pleuré, elle avait pleuré une fois pour toutes, haïssait la Vieille tandis que pleuvaient sur sa tête les « pauvre petit chou ! Tout juste quatre ans ! » et, remontée dans sa chambre blanc et jaune, cassait le verre à dents, agrandissait brusquement du doigt un trou dans le rideau en dentelle, puis, un peu soulagée, reprenait le très long chemin de l'effort, de l'oubli, qui ne faisait que commencer. « *Toon my een J* (Montre-moi un J). » Avant Noël, Gérald avait trouvé à Versailles une association avec un vieux généraliste, qui lui céderait plus tard sa clientèle en viager, retenu un appartement provisoire, inscrit la petite à un cours privé, engagé une femme de ménage. La recherche, le travail de laboratoire, ce serait pour plus tard. Avec un dernier « L'argent file... », la Vieille avait regagné ses Flandres natales, Lou savait lire, et Lou était Lou.

Il y eut toute la vie, des années longues, des années courtes, de grands rires, des élans, des succès (du premier prix d'histoire sainte au premier studio vendu) ; il y eut des passades, des colères, des enthousiasmes subits (le Père de Foucauld, Piaf, les Beatles et Boris Vian), il y eut Maria, quelques aventures et Maria encore, et l'argent, et l'argent encore, un appétit de vivre qui n'était pas forcément du bonheur, mais il y avait eu ces onze jours.

Extrait de la publication

Onze jours pendant lesquels Lou enfant, presque bébé, se cogne au mur, se meurtrit la gorge et les mains, connaît que sa toute-puissante fureur d'enfant a des limites, connaît l'échec, le rejet. Ces mêmes onze jours pendant lesquels Gérald arpente son bureau, fou de rage, sous les yeux de son beau-père écrasé de honte et d'incompréhension qui le supplie : « Mais faites quelque chose ! Faites-lui une piqûre ! Qu'est-ce que vous attendez ? Elle va se tuer ! » et ne s'avoue pas que ce qu'il attend, lui doublement bafoué, par son ami et par sa femme, abandonné doublement, effectivement, c'est que l'enfant se tue. Ce n'est que le onzième jour, quand le cri s'arrête, quand brusquement l'insupportable hurlement cesse, quand le silence se rétablit et dure (l'enfant frappée soudain, comme par une gifle, par l'inutilité de sa révolte, et ce brusque, durable silence entérinant la perte, s'y résignant en quelque sorte), ce n'est qu'à ce moment que Gérald réalise, sent, qu'il a gardé jusque-là un faible espoir, celui que l'enfant « se tuerait » en effet, et qu'*elle* serait obligée de revenir (pour les obsèques) sous peine de passer à tout jamais, aux yeux de tous, pour un monstre, une Médée dont, fantasmant ainsi, il était bien le digne époux, lui qui avait pu souhaiter un moment que sa fille mourût pour que sa femme revînt.

Onze jours, quelques mois de transition, et la vie. Versailles, un appartement plus grand, Lou à Sainte-Geneviève, huit ans, dix ans, douze ans, Maria rencontrée qui devient confidente, amie, aimée (comme Lou peut aimer, avec des accès, des soubresauts), et que voulez-vous qu'une fillette de douze ans pense si son père fait de la clientèle plutôt que de la recherche (sait-elle même qu'il a jamais eu ce projet, de se consacrer à la recherche ?) et se remarie ?

— Je t'avertis : je me remarie, dit Gérald de cette manière gauche et brutale à la fois, qui est la sienne. S'attend-il à des protestations ? Les espère-t-il peut-être ?

— Oh ! je comprends très bien, dit Lou, moins brutale mais tout aussi gauche. Au fond, ce sera plus

Extrait de la publication

commode. Elle se dit, se dira aussi très longtemps que Maria lui est commode.

Thomasine est riche. Gérald abandonne la clientèle. Travaille dans un laboratoire. Pour Lou cela ne change rien. L'appartement devient petit hôtel particulier, ils auront un valet de chambre et Lou deux demi-frères, beaucoup plus tard. Et, sur le piano, le portrait d'Adrienne, barré d'un crêpe. Bien des années avant sa mort. « Je n'ai pas envie que tout Versailles répète que j'ai épousé un divorcé », dit Thomasine dans un de ses rares moments d'humeur. Tout Versailles ! Elle se prend pour la Pompadour ! Mais Lou s'entend bien avec Thomasine qui n'a guère que huit ans de plus qu'elle, ça l'agace seulement un peu quand, interrogée discrètement sur la présence du portrait, sa belle-mère explique avec un regard de côté que c'est « pour Lou ». Lou se contente, à l'apéritif, de se placer de manière à n'avoir pas le portrait sous le nez.

En fait, quand on lui demandait, à Sainte-Geneviève (à cause de ses foucades, d'un caractère difficile parfois, abrupt — mais aussi rieur, peu rancunier, « un bon fond » disait sœur Aurélie ou « un bon petit diable »), si elle avait des « problèmes familiaux », elle pensait plutôt à son père, pas à Adrienne.

Son père l'aimait-il ? L'avait-il jamais aimée ? Depuis toujours, depuis ce fameux anniversaire de ses quatre ans, Lou se bagarrait contre la suspicion. Elle avait eu sa chance, elle avait eu son cri, elle n'était pas morte, ni Adrienne revenue. Elle n'avait pas servi de preuve contre Adrienne. Donc, elle n'avait plus le droit de la regretter. C'eût été le comble.

Elle n'avait plus droit à cette double langue, qui pour elle n'en faisait qu'une, une tresse, une couronne de mots, les uns flamands, les autres français, qu'elle avait choisis un peu au hasard jusque-là, mêlant le râpeux, le guttural, au limpide, mêlant le tendre, le rond, le mot flamand que l'on mâche comme un bonbon qui contient, au-delà d'une première enveloppe au goût sucré, une saveur plus grave, au mot français qui se détache de vos lèvres, s'envole comme une bulle, et que

l'on regarde s'évader pour n'être plus parole prononcée mais parole contemplée, irréversible. Et sans le savoir, elle aimait l'une par rapport à l'autre, le son grave, un peu sourd, bourdon, tocsin, langue du ventre et des vérités au-delà du ventre, langue de l'intérieur du corps et langue profondément intérieure, et le carillon clair, rapide, les notes nettes et argentines qui s'égrenaient plus vite, si vite qu'il fallait courir après pour savoir ce que l'on avait voulu dire. Ces deux langues étaient ses parentes, la rapide, la claire, si féminine parût-elle, celle de Gérald ; la sombre, la profonde, la tourmentée, la blasphématoire, la violente, celle de sa mère, celle qu'on lui demandait d'oublier pour toujours. Qu'on la soupçonnait de n'avoir pas oubliée.

La moindre allusion, elle le sentait, eût été immédiatement sanctionnée. Mise en garde des petits yeux clairs et froids, sous les sourcils broussailleux de Gérald. Elle avait peur de lui, mais il avait peur d'elle. Il avait vis-à-vis d'elle une très ancienne rancune, et Lou, avec l'absurde violence qui l'habitait par moments (enfant, jeune fille, jeune femme encore), le détestait parfois. Ils se heurtaient pour des vétilles, cachant derrière des reproches injustifiés le seul vrai reproche qu'ils se faisaient : être celle, celui, qui n'avait pas su *la* retenir.

Et là, intervenait dans l'esprit de Gérald une seconde, une double suspicion. C'était en 50 qu'il avait connu Giacomo, venu à Anvers parce qu'il écrivait une étude sur Rubens. En 50 qu'il l'avait présenté à Adrienne. Lou était née en 51. Il jouait avec cette idée qui le justifiait de ne pas aimer sa fille et lui en fournissait même une raison. Raison que sa raison aussitôt combattait. Si, pour énoncer clairement les choses, Lou n'était pas sa fille, pourquoi Adrienne et son amant n'avaient-ils pas, dans leur fuite, emmené l'enfant ? Pourquoi, du moins, ne l'avaient-ils pas réclamée (sauf une fois, sauf une fois — mais il oubliait cette fois-là), n'avaient-ils jamais demandé de ses nouvelles, envoyé un cadeau, un message ? Il fallait en revenir à la première hypothèse, Lou abandonnée comme la photo déchirée d'un être qu'on ne désire plus

Extrait de la publication

qu'oublier. Comment voulez-vous qu'on s'attache à sa propre photo déchirée ?

Elle ne lui ressemblait pas, d'ailleurs. Bien campée sur ses petites jambes, rieuse, de grands yeux noirs, effrontée, bavarde, elle n'avait rien d'un enfant martyr, d'un enfant qu'on peut exhiber comme une plaie, une preuve de ce qu'on a souffert. Les bonnes joues de Lou rendaient ridicules les fureurs de son père. Il la tenait pour insensible. A la petite école, elle fit merveille, elle apprenait avec voracité, dévorait d'énormes quatre heures, et faisait des farces. Est-ce qu'une enfant abandonnée met de la glu sur la chaise de son professeur ? Gérald voyait de la provocation là-dedans ; et puis quelqu'un disait innocemment : « Avec ses belles boucles et ses yeux noirs, on dirait une petite Italienne » et le raisonnement repartait dans l'autre sens. On a toujours de bonnes raisons de ne pas aimer qui vous rappelle un désastre.

Qui sait ce qu'Adrienne eût pensé de l'idée d'être un désastre ? Peut-être eût-elle aimé le terme, à cause du jeu de mots qu'il entraîne dans son sombre et sonore sillage (allitération qu'elle pratiqua si souvent) *des astres,* et qui peut évoquer à la fois le malheur, sa fatalité planétaire, son obscure brillance d'anthracite. Mais en italien, langue dans laquelle elle rédigea toute son œuvre, le mot se traduit par *disastro,* cette désinence lui donnant quelque chose de militaire et d'emphatique, par *catastrofe* dont le son n'est pas triste, par *macello* qui a plutôt le sens de « massacre » et évoque fâcheusement la *macelleria,* la boucherie. Le mot néerlandais, sa langue maternelle (faut-il de cet adjectif déduire quelque chose, et rappeler que la mère d'Adrienne mourut en la mettant au monde ?), serait sans doute *ramp,* au son brutal, définitif comme une tête coupée (la hache sur le billot : ramp) ou le doux, le nostalgique *onheil* (le non-bonheur, le non-salut) qui ôte au malheur son auréole et soupire, chassé des terres édéniques.

Un mot n'est jamais l'équivalent d'un mot. Qu'Adrienne, tant dans sa langue maternelle que dans la langue de son éducation, doive dorénavant être *traduite* n'est pas indifférent. Et comme à jamais une imperceptible, une intraduisible différence sépare le mâle *disastro,* le nostalgique *onheil,* de l'éclatant et sombre *désastre,* à jamais un subtil décalage empêche de juxtaposer ces images de femmes, les souvenirs qu'a laissés Adrienne derrière elle, son œuvre, son portrait, et le profil gravé sur sa tombe milanaise, celui d'Adriana Sposa.

*

Enfin Adri a eu la vie qu'elle voulait, M. Daarna, son père, se consolait tant bien que mal en se répétant cela, en inspectant la taverne le matin vers onze heures, le couvert déjà mis, les cuivres étincelants, les tableaux, au mur, époussetés ; il vérifiait, dans l'indulgence résignée des garçons de salle ; ce n'était pas parce qu'il avait mis en gérance qu'il allait tolérer, et quand le gérant venait le saluer rituellement, qu'il allait s'asseoir sous la reproduction de l'*Agneau mystique* (un fragment, celui où la prairie est surnaturellement verte et où les fleurettes excitent l'appétit), il commandait avec soin ce qu'il allait manger. C'est une chose importante que de manger ; et il faut tenir le cuisinier, le chef, toujours en éveil en commandant à l'improviste des plats divers et difficiles. Pendant qu'il attendait dans la salle encore vide (il mangeait avant les clients, par habitude), quand, assis confortablement à son poste d'observation, le coin gauche au fond de la salle, il dépliait sa serviette bien blanche, entendait sonner midi à l'église Saint-Charles-Borromée et, avec un très léger décalage, à sa propre horloge, au premier étage (et en même temps que le garçon Staaf, pour charmer l'ennui et la solitude du vieillard, mettait en marche la radio), son chagrin lui retombait dessus ; il pensait : enfin, elle a eu la vie qu'elle voulait, et réclamait son apéritif.

Chagrin est peut-être un bien grand mot... Et les mots, Daarna s'en méfie. Prenez un contrat, un acte de vente. Un mot peut être interprété de plusieurs façons différentes : il se dérobe, il vous glisse entre les doigts comme un poisson, comme un furet. N'empêche qu'il en a attrapé plus d'un. Mais c'est un autre domaine. Les mots qu'on emploie avec les fournisseurs aussi, les représentants en vins, avec les employés, les clients — se faire respecter, obéir des uns, estimer des autres, sans familiarité, mais avec bonhomie, ça, il a su. Tout en gardant son franc-parler. Et son domaine réservé, aussi. Personne ne le plaint. « Un vieil original, et rusé avec ça. » Personne ne pense qu'il a eu une femme, une belle-mère, une fille, une petite-fille, et qu'il les a, en somme, toutes perdues. Personne ne pense « chagrin » quand on voit sa haute silhouette noueuse, son visage laid, drôle, fin, rusé, le vieux singe, ironique, et lui-même, est-ce bien le droit d'avoir du chagrin qu'il s'accorde (une heure de temps en temps, il n'abuse pas) quand il s'entoure de ses absentes, Anke morte à vingt ans, Adrienne enfuie, Lou enlevée par son père et si rarement, si brièvement revenue. C'est encore la Vieille, sa belle-mère, qui lui a tenu compagnie le plus longtemps. Non, il n'y a pas de mot pour ces absences-présences ; il n'en cherche pas, il accepte l'ambiguïté de cette tristesse qui n'en est pas une, il accepte, voilà. Sauf en ce qui concerne Adrienne, dont le souvenir s'accompagne d'un agacement vague, d'une inquiétude qu'il a beau repousser, elle est là, comme une mouche, et c'est en vain qu'il se répète : « Enfin, elle a eu la vie qu'elle voulait. » Tout de même, elle est partie, elle l'a quitté, il n'a pas su la retenir ; dans un sens, si elle était morte avant, ç'aurait été moins triste, pour lui, pour la petite (et si la petite n'avait pas existé ?) ç'aurait été plus triste et moins triste, très différent, voilà. Les gens meurent, ça ne pose pas de problèmes, mais Adrienne avait toujours posé des problèmes, elle s'était arrangée pour en poser même après sa mort, et il fallait les écarter de soi, encore et encore... « Enfin, elle a eu la vie qu'elle voulait », il se répétait cela, et s'il en avait

été sûr, absolument sûr, qu'elle aurait eu la vie qu'elle voulait, il se serait senti un peu moins seul.

Là-dessus on apportait la carbonade ou le canard à la confiture de navets : ce n'est rien à faire, mais il faut que le navet et l'oignon cuisent TRÈS lentement, si lentement que beaucoup de chefs le ratent. L'impatience ! Autrefois, il y avait des plats que l'on mijotait huit heures, dix heures ! et il arrêtait la mécanique. On ne peut pas penser et manger en même temps, c'était son axiome et ce ne sont pas ces déjeuners « d'affaires » où les convives prennent des notes sur le menu, comme on fait de nos jours, qui le démentiraient. On leur sert n'importe quoi, et ils s'en contentent. Voir nouvelle cuisine. Enfin ! Il se remettait à manger lentement, concentré sur chaque bouchée, guettant l'imperceptible goût de brûlé, l'aiguillette mal découpée du canard... Piet l'épiait à travers le passe-plat, on voyait un bout de sa toque.

— Correct ! criait le vieux M. Daarna.

Et tout le restaurant du Petit Brabo, gérant compris, se détendait.

*

Enfant, Adrienne sortant de l'école était toujours entourée d'une multitude d'autres enfants, jeune fille, au lycée, d'autres jeunes gens, étudiants, fils de bonne famille, boursiers, contestataires, et une rumeur courait parmi les parents de cette génération d'après-guerre, qui s'affirmait plus indépendante et plus remuante que la précédente, quand on lâchait un jeune homme dans les bals, pique-niques, et autres réjouissances anversoises, bruxelloises, hollandaises parfois : « Pourvu qu'il n'épouse pas Adrienne Daarna ! »

Popularité, appréhension, inexplicables l'une comme l'autre. Fille d'un commerçant aisé, d'un comportement aimable mais réservé, belle à sa manière (on disait, ceux qui ne l'aimaient pas : « elle a un type », sa manière étant un peu singulière) ; cultivée, bilingue, lisant

Extrait de la publication

beaucoup, mais pas étudiante ; un petit diplôme, l'équivalent du bac, qu'elle avait obtenu avec une dispense d'âge, et puis elle s'était arrêtée, encore une singularité : quand on est douée et d'extraction modeste, on devient une bête à concours, on ne choisit pas. C'était probablement cette impression de choisir que donnait Adrienne (ses lectures, ses amis, ses occupations) qui agaçait les uns et séduisait les autres. La perfection avec laquelle elle parlait les deux langues. L'éclectisme avec lequel elle choisissait ses relations, allant même à des réunions d'étudiants en Hollande ! Le comble : elle suivit pendant quelque temps, à l'université, les cours qui l'intéressaient en auditeur libre. Le mot prenait ici tout son sens. Une fille Daarna, dont le grand-père avait été ouvrier agricole et le père cuisinier (« chef-coq » en jargon franco-belge), étudier sans but lucratif !

Elle eut la délicatesse de se marier très tôt, à peine dix-huit ans. Cela soulagea bien des mamans bourgeoises. L'époux, jeune médecin qui venait de terminer ses études, était bruxellois, francophone, rude d'aspect et de comportement. Le père Daarna installa le jeune couple dans une petite maison agréable, derrière le zoo d'Anvers, justement réputé, et qui jouxte la gare centrale, écrasante, d'un style composite (gothique ? mauresque ?) et superbe. Des fenêtres on pouvait voir les animaux dans leur cage et entendre partir les trains, sans que ce fût gênant toutefois. Cette localisation parut étrange ; on s'attendait à ce que Daarna, « qui avait toutes les ambitions pour sa fille », lui ayant acheté un mari de profession libérale, la logeât dans le quartier résidentiel dit « du Nouveau Parc » pour bien marquer cette ascension sociale. On se fût indigné qu'il le fît ; on s'étonna, avec une nuance d'indignation, de ce qu'il parût peu s'en soucier. « Des originaux », les Daarna. Père et fille continuèrent d'alimenter la chronique. Adrienne continua d'être entourée d'amis et d'admirateurs, d'avoir des conversations passionnées avec eux, tard le soir, DANS DES CAFÉS, et Gerry (Gérald Le Kain) n'enleva rien à la réputation de singularité de la famille. Un Bruxellois venu habiter Anvers, d'abord ! Est-ce

que ça existe ? L'argent du père Daarna expliquait bien des choses (il avait offert une voiture au jeune médecin qui faisait le trajet Bruxelles-Anvers tous les jours), mais tout de même ! Installé à Anvers, Gerry ne fit aucun effort pour s'y rendre agréable. Brillant, brutal, sarcastique, il prétendait ne pas comprendre le néerlandais et quand il se trouvait dans une réunion où cette langue prédominait, réclamait à grands cris « un interprète » ou se mettait à parler l'anglais. Il avait à la fois le goût de dominer et celui de déplaire. Ainsi introduisit-il, quasiment par la force, dans les cercles où on le recevait, un Italien d'une trentaine d'années, écrivain ayant connu une immense popularité sous le fascisme, s'étant, disait-on, plus ou moins racheté dans des groupes de partisans (il est vrai que l'on disait aussi qu'il s'était caché en Suisse, où il aurait dissimulé d'énormes droits d'auteur) et qu'il imposait à ses amis avec un plaisir non dissimulé.

— Mais enfin, disait Antoine, ami d'enfance d'Adrienne, étudiant en lettres, naïf et sans humour, c'est un fasciste, Gerry ! En 39, son livre...

— En 39 il avait vingt ans... Age bête. .

Antoine avait vingt ans.

— On ne peut pas passer l'éponge sur un passé qui...

— Mais tu sais, disait Gerry avec son air sérieux, il a un certificat selon lequel il a massacré des familles entières de fascistes pendant l'avance américaine !

C'était une façon de défendre Giacomo Sposo qui ne lui faisait guère de bien. C'était la façon de Gérald. Il provoquait, il attaquait, il ne se défendait pas. Il ne sembla avoir aucune réaction quand, dans le petit groupe qui entourait le couple, on se mit à chuchoter d'abord, puis à dire sans se gêner que Giacomo Sposo était devenu l'amant d'Adrienne.

L'amant d'Adrienne ! Ils rêvaient tous un peu de le devenir, mais sans l'espérer. La déception rapprocha ces jeunes gens si différents, Antoine l'ami d'enfance, Armand le bon à rien, contestataire avant la lettre, Éric de Decker le plus sérieux, Joop Rademackers le plus drôle, Karel dont le père avait été « incivique » et qui

s'en remettait mal, John qui était fiancé à Sandra mais pour qui Adrienne était une sorte de muse.

— Ce n'est pas possible ! C'est un salaud !

— Écoute, quand il était fasciste, il avait dix-huit, dix-neuf ans. Si son livre n'avait pas eu tant de succès personne ne le saurait.

— Ça ne change rien au fait, disait Éric, puritain. Et le livre était nul !

— Il a tourné casaque après. C'est Gerry qui le dit.

— Alors c'est un lâche !

— Tu trouves qu'il aurait dû rester facho ?

— Je ne dis pas ça, mais...

— De toute façon il avait fait sa pelote, disait Armand qui s'essayait au cynisme à l'école de Gerry.

— Moi, je suis sûr qu'il n'est pas son amant, disait Antoine avec conviction.

— Pourquoi ?

— Elle me l'a dit.

Que cela parût un argument valable prouve qu'Adrienne n'était pas une femme ordinaire, ou que ses amis étaient bien jeunes.

Dans les mois qui suivirent, leur confiance en tout cas fut mise à rude épreuve.

Anvers est une grande ville. Plusieurs univers s'y superposent. La nuit, les flammes du port pétrolier s'élèvent derrière les entrepôts surmontés du casque ailé de Mercure. Par-ci, par-là, des zones de néon. Les enseignes violemment colorées s'élèvent sur le pignon de telle maison ancienne qu'elles défigurent joyeusement. D'une mystérieuse petite porte s'échappe une musique brutale, aussitôt étouffée. Les moules fument dans le chariot ambulant. Les cierges se consument dans l'église Saint-Charles-Borromée, l'église des anges. On inaugure la Maison de Rubens qui deviendra lieu de piété, plus vraie que la vraie : il suffit d'y croire, c'est-à-dire d'être anversois, commerçant et mystique, attendri sans y croire, plein d'humour à la Cyrano : « Je me les sers moi-même avec assez de verve. Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve. » Un point en

faveur de Giacomo Sposo : il n'a jamais ironisé sur la Maison de Rubens.

Dans tous ces endroits et bien d'autres, à l'Opéra comme sur le port, dans la maison du peintre comme au zoo devant le Palais des Éléphants, Adrienne promena ce qu'on appelait déjà « sa conquête ». Elle lui souriait, non pas provocante, mais sereine, souveraine, n'ayant pas l'air de se douter un instant qu'elle pouvait choquer, et saluant ses relations avec tant de naturel que certains se demandèrent s'ils n'ignoraient pas un fait évident qui eût autorisé Adrienne à afficher cette intimité, un lien de parenté, un service rendu ; enfin quelque chose qui permît de continuer à la saluer. Les suppositions couraient encore quand l'Italien disparut, et la curiosité fut à son comble quand on vit Adrienne exhiber un ventre de cinq mois, de six mois, toujours altière, imperturbable, et, le temps qu'on en ait parlé, mettant au monde une petite Louise-Géraldine Le Kain, tout à fait régulièrement déclarée à l'hôtel de ville d'Anvers le 3 mai 1951. « Au point où elle en est, elle va lui donner l'Italien pour parrain », dit-on. Mais l'Italien ne revenait pas.

Les amis de Le Kain et d'Adrienne, étudiants, journalistes, et toute l'équipe qui s'était occupée de la reconstruction de la Maison de Rubens, avaient commencé par rire de l'aventure et puis avaient cessé de rire. Il y avait dans l'ostentation même de leur conduite (de *sa* conduite, car il était bien évident que c'était Adrienne qui menait le jeu) quelque chose qui appelait le drame, qui allait vers une catastrophe, un excès, une explosion qu'on ne devinait pas. Le divorce paraissait une solution bien simple, bien banale, qui n'eût pas suffi à justifier ce sentiment oppressant, cette attente. Et d'ailleurs, est-ce qu'il ne s'imposait pas au moment où il était devenu évident qu'Adrienne allait avoir un enfant ? Or elle n'avait pas divorcé. Alors, avait-elle rompu ? Mais elle parlait (elle osait parler) de Giacomo comme d'un absent regretté et qui ne tarderait pas à revenir. Gérald faisait chorus. Et un jour on put voir sur la jetée qui borde le bel Escaut gris, promenade

dominicale attitrée des Anversois, Adrienne poussant un landau somptueux, d'un pas lent, avec ce regard doucement ironique qu'elle avait, n'évitant aucun visage, ne se formalisant pas, apparemment, de ceux qui se détournaient. Elle alla ainsi doucement, comme voluptueusement, jusqu'au bout de cette promenade surélevée d'où l'on voit les bateaux partir, et qui se termine par un café aux sièges de peluche, aux lourds rideaux ; on s'y retrouve pour l'apéritif avant le déjeuner du dimanche. Certains s'attardent là, longuement, et parmi ceux-là des amis du père d'Adrienne, dont la brasserie, l' « établissement », n'est pas loin. Sans paraître gênée, elle s'assit à la terrasse, il faisait doux encore, c'était au mois de septembre, et, le landau poussé sur le côté, commanda un Cinzano et alluma une cigarette. Rarement, raconta plus tard Armand qui se trouvait là avec son père, un antiquaire du quartier, femme eut l'air plus tranquille. M. Bachellet, qui avait eu quelques démêlés avec le père d'Adrienne, ne put résister au désir de lui faire sentir, à cette femme pensive, combien son attitude était déplacée (« Elle se croit supérieure », dit-il avec rage à son fils, qui essayait de le retenir) et alla se camper devant elle.

— Alors, on se promène toute seule, Adrienne ? Sans son époux ?

— Seule, répondit-elle doucement. *Senza mio sposo.*

Et devant la stupeur du bonhomme — car c'était tout de même aller un peu loin — elle ajouta, en guise d'explication, et plus suave encore :

— J'apprends l'italien.

— Ça, on le saura, répondit-il, suffoqué.

Et il resta là, à la regarder, un bon moment, plus encore par stupéfaction que par insolence. Armand rapporta aux amis qu'il était allé se rasseoir, écarlate, en répétant : « Mais on n'a jamais vu ça !.. mais on n'a jamais... » Cependant elle buvait, terminait sa cigarette, cherchait sans se hâter de la monnaie dans son sac, se levait, dégageait le landau d'où émergeait la petite figure ronde, étonnée, de l'enfant, et reprenait sa promenade avec un clair « A un de ces jours, monsieur

Bachellet ! » qui attira sur elle les regards de tout le café. A croire qu'elle n'y était venue que pour ça.

La disparition de l'Italien n'était-elle que momentanée ? On le dit, et qu'il s'abstenait de paraître pour donner à l'enfant une présomption, au moins, de légitimité. Et qu'ils s'écrivaient, et qu'ils se rencontraient dans un bouge, à Malines, et que Giacomo était en prison, pour faits de collaboration *ou* de résistance. Que ne dit-on pas ! L'étude sur Rubens avait-elle paru, enlevant à Sposo tout prétexte honorable à ses séjours répétés à Anvers ? Impossible de le savoir, livre ou essai n'étant certainement pas publié sous son nom. « Une commodité », disait le jeune Antoine avec ironie. Il était réputé le confident des deux amants mais n'en savait guère plus que les autres. Alors il brodait — déjà ! Dernière possibilité, étonnamment peu envisagée : Adrienne abandonnée.

Deux ans pourtant. Deux ans. L'enfant était née, grandissait ; Adrienne contemplait cette robuste petite fille avec gravité, lui parlait peu, avec douceur. Était pensive, sans tristesse. S'éloigna moins de chez elle, au bout d'un an. Attendait-elle à tout moment le retour de l'absent ? Ou avait-elle abandonné tout espoir ? Elle marchait lentement dans le zoo, promenant l'enfant dans sa poussette comme elle l'avait promenée dans le landau, répondant à l'enfant qui commençait à babiller, mais avec un temps de retard, un temps très bref, qu'elle avait parfois aussi dans la conversation, et qui donnait l'impression qu'elle était ailleurs, pensait à autre chose, interrompant d'ailleurs le cours de ses réflexions avec bonne grâce, comme qui pose un livre pour vous répondre, sûr de le retrouver.

Antoine, son ami d'enfance, tout en poursuivant des études velléitaires, sans cesse interrompues par la certitude que sa mère, devenue veuve, financerait d'autres tentatives, bon gros garçon pas si bon que ça,

Extrait de la publication

cherchait toujours à définir Adrienne (non à la comprendre) pour en faire l'héroïne d'un roman qu'il se croyait capable d'écrire. Ses doutes nourrissaient sa paresse et entretenaient un sentiment amoureux qui ennoblissait sa vie sans mettre en danger son confort, sûr qu'il était de n'aboutir jamais. « C'est une femme fatale », disait-il en plaisantant à demi, mais en laissant entendre aux Armand, Joop, Rickie, et autres amis qui déjà s'éloignaient vers des métiers, des mariages, qu'il souffrait en secret. Il trouvait son propre personnage sympathique. Il serait le centre de son roman, celui qui a tout compris dès le début, mais n'a pu arrêter la Fatalité (nul doute pour lui qu'Adrienne portât en elle une « fatalité »), celui qui survit, celui qui tire la morale de l'histoire, dans un jardin plein de roses, en bordure du cimetière. Et bien qu'il n'eût rien compris jamais, ou si peu, bien qu'il n'écrivît jamais ce roman ni aucun autre, le paradoxe de la vie fit qu'il survécut en effet, assista en effet aux diverses péripéties de l'existence d'Adrienne et à la naissance de son œuvre, se trouva en position de les commenter et d'en tirer sa substance pendant toute la seconde moitié de sa vie, moralisant, traduisant, parasitant, sans que personne ne pût s'y opposer, entouré de considération et de respect et ayant noué avec Adrienne morte un lien qu'elle eût sûrement repoussé, de son vivant, avec des éclats de rire.

On l'eût fait rire aussi, à l'époque, en la traitant de femme « fatale ». Elle se jugeait trop singulière pour plaire au premier abord, et n'y pensait plus. Ce n'était pas de plaire qu'elle se souciait à cette époque-là. On avait pu croire, dans sa première adolescence, qu'elle serait d'une beauté éclatante. Et puis ça avait tourné autrement, d'une manière plus rare, ça s'était agencé de façon à frôler sans cesse la beauté, et à l'éviter comme une facilité dont on se détourne. Elle était grande, un peu maigre, les épaules et les hanches larges cependant, le cou long, le teint bistré et transparent à la fois, le nez droit et fin, les yeux noirs, longs, mystérieux, ironiques, les pommettes saillantes, le front haut, la bouche grande et bien dessinée, la mâchoire assez forte. Elle

Extrait de la publication

était peut-être laide, après tout. C'était son air de statue, cette gravité, qui faisait l'harmonie de ses traits un peu sévères, et derrière cette gravité pensive, comme un soleil voilé, ce sourire prêt à naître et qui ne naissait pas, le sentiment qu'on avait qu'elle détenait un secret, celui d'une science très ancienne... Non, elle était belle.

Fille de la campagne, elle en avait la dignité physique, qui cache une habitude de vie rude, la fierté qu'on en tire. Ses mouvements étaient calmes et précis, et si parfois, dans une discussion, devant une œuvre d'art, l'enthousiasme pouvait lui prêter une certaine vivacité, fugitive et charmante, elle restait toujours contrôlée. Non, elle était belle.

Enfin on passait son temps à se le demander, ce qui était déjà s'occuper d'elle, qui semblait si peu s'occuper d'elle-même. Elle s'habillait simplement (alors que, n'est-ce pas, elle aurait pu...) et ses cheveux très noirs, mi-longs, étaient retenus sans art, de chaque côté de la tête, par deux peignes de petite fille. Elle ne portait, en fait de bijoux, que deux petits anneaux d'or aux oreilles, que son père lui avait offerts pour sa première communion ; Gerry les trouvait de mauvais goût, chez cette Flamande de type espagnol ; il le lui avait dit. Elle avait souri, l'avait embrassé, avait gardé les anneaux.

Elle semblait aimer son père. D'une certaine façon, bien qu'il fût laid, il lui ressemblait. Si elle avait dû, pendant ces deux années (ou même un peu plus, puisque, quand l'Italien revint, ce fut au printemps, un printemps un peu avancé déjà, fin juin peut-être, ou même début juillet, et la petite avait eu deux ans le 3 mai, donc en somme après deux ans et demi d'absence ou à peu près), si elle avait dû se confier à quelqu'un, c'eût été à son père. Pourtant elle ne dit rien, et avait-elle quelque chose à dire ? Et souhaitait-il l'entendre ? Ils se parlaient peu.

Au zoo, un dimanche : « Est-ce que tu regrettes ton Italien, est-ce que tu y penses souvent ? » avait-il demandé soudain, comme il l'accompagnait, marchant à côté de la poussette. L'enfant criait joyeusement et

Extrait de la publication

Cet ouvrage a été composé
par l'Imprimerie BUSSIÈRE
et imprimé sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en février 1990

N° d'édition : 12497. N° d'impression : 339.
Dépôt légal : janvier 1990.

Imprimé en France

Extrait de la publication